Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 19 (1951)
Heft: 11

Artikel: Le violon des Tenèbres
Autor: Réhaut, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570392

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Violon des Tenèbres

par Claude Réhaut

Aucune sensibilité au monde n'égalait celle de Christian Guerrerra. Ce grand garçon de vingt ans aux boucles brunes, au teint mat, aux yeux tristes, que j'avais connu en Alger au cours d'un voyage d'affaires, était l'être le plus subtil et le plus fragile à la fois, que la vie m'ait jamais fait rencontrer. Artiste? Il l'était jusqu'au bout des ongles selon l'expression consacrée, expression qui d'ailleurs n'était pas tout-à-fait illogique pour le cas de Christian, puisque ses longues mains blanches, ses longs doigts minces et souples, étaient le secret de son talent de violoniste incomparable. Ajoutons à cela qu'il était un extraordinaire poète, un des plus cotés parmi les jeunes de la poésie Nord-Africaine.

Grâce à Christian, je connus que la Casbah d'Alger, dont les ruelles étroites et tortueuses ne m'inspiraient, comme à tous mes amis métropolitains d'ailleurs, qu'un invincible et profond dégoût, n'est pas seulement une immonde agglomération de taudis infâmes, peuplée de sordides Arabes aux djellhabhas crasseuses et souillées, aux cheveux ras, à la peau purulente et marquée des empreintes multiples des syphilis héréditaires de combien de générations successives . . . .

Grâce à Christian, dis-je, je sus que le pas feutré, les regards obliques, le mutisme horripilant ou le caquetage infernal de ces représentants d'une race que l'on dit dégénérée, étaient bien plus les symptômes indéniables d'une peur presque continuelle, d'une timidité innée ou d'une audace excessive, (ce qui revient exactement au même), que les preuves flagrantes d'une inquiétante sournoiserie, mêlée de lâcheté et de cruauté.

Il m'apprit tout cela, Christian. Je lus ses vers comme on boit l'eau fraîche d'une source, et je découvris, toute nue, toute neuve pour moi, l'âme d'un pays dont je n'appréciais que les couchers de soleil et les cactus, sans en pénétrer la vie secrète dans ses plus intimes battements.

Vous devez comprendre à présent pourquoi le camarade sympathique et charmant devint bien vite le plus précieux ami, MON plus précieux ami.

Son existence à lui? Sa vie? Un immense poème, un infini poème, dont chaque minute était un mot, dont chaque nouvel émoi, chaque nouveau frisson, peine ou joie, amour ou haine, était une rime. L'amour? Il s'en moquait éperdument . . . enfin . . . il s'en était moqué longtemps.... Longtemps, en effet, il n'avait accordé au geste d'amour qu'une importance relative, tout au plus égale à celle qu'il accordait au geste de boire ou de manger; et tout comme il aimait à fréquenter des bars ou des restaurants différents, il ne prodiguait jamais ses caresses à la même maîtresse . . . Car Christian aimait follement les représentantes du beau sexe de son pays. Les cheveux noirs bleutés, la peau brune et les jambes minces des Algéroises lui offraient d'inestimables loisirs dont il ne refusait que très rarement le charme. Et pourtant! . . . Que s'était-il passé dans son âme et dans son coeur, depuis une année déjà? Un besoin

impétueux de changement total, une curiosité coupable, ou bien tout simplement un dernier caprice?... Je ne sais, mais il n'en demeurait pas moins vrai que le coeur et, dois-je le dire, le corps de Christian, n'étaient absolument plus la propriété d'une maîtresse, mais tout bonnement le bien d'un amant...

Il me confia tout cela avec une candeur et une franchise qui ne manquèrent pas de m'étonner, et je compris que seule son âme de poète, son âme d'artiste, avec cet éternel besoin de créer, de vibrer et de faire vibrer, de souffrir et de réconforter, l'avait entraîné vers cette forme réprouvée et bien souvent incomprise — ôh combien! — de l'amour...

Son ami, Eroll, était un joli garçon, intelligent, sensible, et doté d'une dose massive et foudroyante de charme. Il avait l'air d'aimer beaucoup Christian, beaucoup, vraiment...

Je ne puis guère parler plus précisément d'Eroll en cette phase de mon récit, car je dus quitter précipitemment Alger, trois jours après que Christian me l'eut présenté. Je regagnai Paris et ses tumultes, Paris et ses éclats de rire de «Capitale-enfant-gâtée», Paris et son incessant vacarme d'activités de toutes sortes... Je regrettai beaucoup les moments merveilleux passés en compagnie de mon ami Christian. Peut-être un secret instinct m'avertissait-il déjà du fait que je ne le reverrais plus jamais?... Les poètes possèdent des antennes qui les mettent en contact étroit avec des univers ignorés des matérialistes, et c'est là une des causes primordiales de leur richesse, de leurs joies, de leurs chagrins, autant de mystères qui demeureront toujours, à l'égard du banal troupeau, inexprimables et inexprimés.

Dois-je t'avouer, lecteur, sans vanité aucune, que je suis un peu, oh, seulement un tout petit peu, poète...

. . . . . .

Une année s'est écoulée depuis mon premier séjour en Alger. Une année! Et pourtant rien n'a changé: tout est bien là, à sa place... Le square Bresson et son cadre rutilant de bars enluminés, la Place du Gouvernement avec la Mosquée qui semble vouloir toujours s'enfoncer plus profond dans le sol, comme si les pieds nus de ses fidèles faisaient encore trop de bruit en marchant, comme si tous ses prosternés, ses fervents, ses fils d'ALLAH, n'étaient pas encore suffisamment isolés des bruit et des rumeurs d'Alger, la grande ville, la grande putain blanche de chaux, qui baigne son corps repu de soleil dans une mer dont aucune image ne peut reproduire fidèlement le bleu intense et surnaturel.

Ma première visite est pour Christian. Bien sûr nous n'avons pas échangé une correspondance importante au cours de cette année, mais je sais qu'il est mon ami, il sait que je l'aime comme un frère, et cela nous suffit à tous deux. Il doit m'attendre impatiemment...

J'ai pris soin de le prévenir de ma venue en Alger, sans toutefois lui indiquer le jour ni l'heure exacts, de peur qu'il se dérange outre mesure pour venir m'accueillir à mon arrivée au port. Eroll est-il toujours près de lui? Seront-ils heureux de me recevoir? Questions dont je vais dans quelques minutes connaître les nombreuses réponses puisque

me voici déjà grimpant l'escalier de l'immeuble dans lequel ils ont fixé leurs existences conjuguées de garçons jeunes et épris.

La fatigue du voyage a certainement cerné mes yeux et marqué mon visage, car lorsqu'Eroll ouvre sa porte pour répondre à mon coup de sonnette, il s'étonne de mon air las, de mes cheveux désordonnés et du noeud de ma cravate qui s'obstine à ne pas demeurer à sa place et glisse asymétriquement vers la droite.

— Bonjour, vieux! Quelle immense joie de te revoir!

— Bonjour Eroll! Je suis également très heureux . . . Mais . . . Christian . . .

— Christian n'est pas ici . . . Enfin . . . n'est plus ici . . . ce . . . ce serait trop long à t'expliquer . . .

— Mais . . . Où est-il? Vous vous êtes séparés?

— Oui . . . Non, je t'assure, Claude, n'insiste pas pour le moment . . . Nous parlerons de tout cela . . . Comment s'est passée ta «croisière»?

— Croisière! Le mot est grand! . . . Enfin, tout s'est très bien déroulé. Une mer d'huile, une ambiance sympathique à bord . . . Dis, Eroll, c'est une plaisanterie . . . il va venir, n'est-ce pas? . . . Christian est ici?

— Tais-toi, voici Raoul! Je t'en prie, ne prononce pas son nom . . . Je t'en prie?

Ces derniers mots sont dits sur un ton à la fois inquiet et précipité. Puis la voix d'Eroll se fait plus forte, son visage plus souriant:

— Je tiens absolument, mon grand, à ce que tu te reposes un peu. Tu vas boire un bon café, puis tu t'étendras sur le divan du salon; d'ailleurs ce sera ton lit aussi longtemps que tu désireras être notre hôte, à Raoul et à moi.

La porte de la salle de bain s'est ouverte, un pas dans le couloir et . . . et je saisis les raisons de l'énervement d'Eroll, sa prière de ne point évoquer Christian, puis ce ton factive pour me proposer de m'assoupir, à haute voix, comme pour démontrer que notre conversation ne roule que sur des paroles de bienvenue et banalités de ce genre . . .

— Mon ami, Raoul! . . . Un excellent ami, Claude! . . .

— Enchanté.

— Très heureux.

Raoul est un jeune Algérois, bien bâti, type sportif, avec de grands yeux au regard à la fois viril et doux. Mais lorsque je lui réponds: «Très heureux», en lui serrant la main, je ne puis m'empêcher de songer à celui qui eût sa place en cette maison, à celui qui avait également de grands yeux et de belles boucles brunes . . .

Le café est exquis, mes hôtes bavardent de tout et de rien, me communiquent les derniers bruits qui courent en Alger, et me questionnent avidement sur les derniers potins parisiens.

— Ah, Paris! . . . Paris! . . . Comme j'aimerais connaître Paris!

— Tu iras, mon petit Raoul, ou plutôt . . . nous irons . . . Tu verras comme Paris est une ville magnifique . . . Sais-tu que notre invité chante dans tous les cabarets de la Capitale métropolitaine, et . . .

— Et ?

— Et qu'il est un grand artiste.

— Grand par la taille surtout, Eroll, n'exagère rien, je t'en prie!

— Si Eroll dit que vous êtes un grand artiste, Claude, c'est vrai; ne

soyez pas modeste . . . Et à part la chanson, aimez-vous l'Art, en général?

— Oui, énormément. La poésie, surtout, la grande poésie, vous savez, la poésie qui chante et qui vibre comme les cordes d'un violon . . . C'est justement ce qui m'avait conquis en . . .

— En?

— En un bon ami à moi, avec lequel je travaille fréquemment à Paris, depuis quelque temps . . . Nous . . . nous nous trouvons souvent ensemble dans de nombreux galas et ses vers, qu'il dit admirablement d'ailleurs, sont d'une rare pureté.

Je ne sais comment j'ai pu me maîtriser et éviter, sans trop balbutier, la gaffe monumentale qui aurait gêné péniblement Eroll tout en m'entraînant dans une longue série d'explications mensongères dans lesquelles je me serais sans doute odieusement embrouillé.

— Aimez-vous la musique également, Claude?

— Je l'adore;

— Moi aussi . . . Malheureusement je suis incapable de tirer le moindre son d'un instrument quelconque; vous parliez tout-à-l'heure de vers qui vibrent comme les cordes d'un violon, n'est-ce pas? Eh bien, Eroll possède justement un violon magnifique.

— Raoul, tu fatigues Claude, voyons! Laisse-le s'assoupir un peu; nous avons beaucoup de temps devant nous . . .

Raoul acquiesce docilement, mais reprend tout-de-même la parole et le fil de son idée:

— Oui, un violon magnifique . . . Et nous ne savons jouer ni l'un ni l'autre!

— Comme c'est dommage!

Je ne puis rien dire de plus; je suis très mal à l'aise, et supplie le Seigneur de faire dévier les propos du jeune ami d'Eroll sur un sujet moins pénible. D'ailleurs, Raoul a un rendez-vous en ville et va s'y rendre, tandis que je m'allongerai quelque temps sur la couche qui m'est destinée. Mais voilà, vais-je pouvoir dormir? Non, certainement pas!

— A tout-à-l'heure, bonhomme!

— A tout-à-l'heure, Eroll . . . Dormez bien, Claude; j'en ai pour une heure à peine; bon repos! . . .

La porte d'entrée s'est refermée bruyamment et l'oiseau s'est envolé. Eroll accourt vers moi:

— Ne penses-tu pas que ce gosse manque un peu d'opportunité dans ses propos? J'en étais malade . . .

— Que veux-tu, s'il n'est au courant de rien!

— Bien sûr . . .

— Mais . . . parle-moi en peu de . . . Christian . . .

— Tu y tiens vraiment? . . Soit! Tout cela est bien laid, bien piètre. . . de ma part, naturellement.

— Comment, tu as mal agi, tu l'as fait souffrir?

— Oui . . . Souffrir, souffrir comme un poète peut se mettre à souffrir quand il aime . . .

Et je suis mis au courant de la triste fin de la fougueuse aventure de ces deux êtres dont l'un s'était lassé . . . avant l'autre . . . Hélas! . . .

Raoul était survenu et cette apparitien avait brusqué la marche des évènements . . . Peu à peu l'image du jeune garçon plein de santé et

rayonnant de joie estompait dans l'âme et le coeur d'Eroll celle de Christian. Christian et sa mélancolie, Christian et son amour d'écrire, Christian et son coeur qui battait, battait à un tel rythme qu'Eroll ne pouvait plus suivre . . .

Puis ensuite, Christian malade, affaibli, mais clairvoyant et effondré de voir se détacher de lui un peu plus chaque jour l'être le plus cher, l'être adoré, l'élu.

— Oui, Claude, j'ai été moche, moche . . . Et comme il était fier, un jour, il a préparé ses valises, avec de grosses larmes dans les yeux.

— Et tu n'as rien fait pour l'en empêcher, rien?

— Rien! . . . D'ailleurs c'eût été parfaitement inutile. Je lui ai simplement exprimé mon mépris de moi-même, mon affection fidèle à défaut d'un autre sentiment qui s'était éteint malgré moi à son égard.

— Pleurait-il?

— Il y avait bien plus de sanglets inexprimés dans sa voix que de pleurs en ses yeux . . . Il m'a dit simplement ceci, sur le pas de la porte, en guise d'adieu: «Je vais souffrir, sans doute, et pendant longtemps, mais la peine inspire: je te devrai peut-être mes meilleurs poèmes . . . Ceux qui jailliront de ma plume à présent seront nos plus beaux enfants! . . .»

— C'est tout? . . .

— Ce furent ses derniers mots . . . Non, il a dit encore autre chose . . . attends . . . il a murmuré ceci! «Je t'abandonne mon violon . . . Je l'aime comme je t'aime . . . Garde-le, c'est un peu de moi subsistera en cette maison.»

— Ainsi, ce violon qu'évoquait Raoul tout-à-l'heure . . .?

— Oui, Claude . . . C'est son violon . . . son violon . . . il est là, dans un coin, et s'est tu lui aussi définitivement depuis son départ . . . Tu te souviens de son morceau favori?

— N'était-ce pas la «Rêverie», de Schumann?

— Si, précisément! Et comme il l'interprétait! Quelle sensibilité, quel talent!

— Nous la lui demandions je ne sais combien de fois par jour, cette rêverie . . . Pauvre Christian! Où s'en est-il allé?

— Je le crois auprès de ses parents; je n'ai reçu aucune nouvelle de lui et voilà bientôt huit mois qu'il est parti . . . Sa santé se faisait de plus en plus inquiétante; il maigrissait de façon ahurissante! . . .

— Cette histoire me chagrine profondément . . . Moi qui me faisais une joie . . . enfin . . .

— Va dormir un peu, Claude, va . . . tu te sentiras beaucoup mieux après un moment de repos . . . va . . .

— Merci vieux, à tout-à-l'heure . . .

. . . . . .

Ai-je dormi longtemps? Non, sans doute, car il fait encore étonnamment jour et les bruits de la rue sont toujours aussi assourdissants; qu'importe, je ne me sens aucune envie de sommeiller à nouveau . . . Mais . . . qui m'a réveillé? . . . Il m'a semblé entendre quelque chose . . .

— Eroll! Eroll!

J'appelle mon ami; en vain; aucune réponse ne parvient à mon oreille . . . Sans doute s'en est-il allé faire quelques achats pour le

repas du soir . . . pourtant! . . . Non, l'appartement n'est pas inoccupé . . . Il y a quelqu'un ici, j'en suis persuadé . . . je le sais . . . je le sens . . .

— Eroll! Eroll! Er . . .!

Soudain ma voix s'éteint . . . Le nom d'Eroll n'a pas été achevé, mon souffle s'est arrêté net . . . Ah, ça! Je ne me trompe pas, je ne suis pas dément, ou alors . . . Non! Aucune erreur possible . . . Mais qui? Qui? Lui? . . . Christian? . . . Invraisemblable! . . . Alors qui? . . . Quoi? . . . Pourtant on joue du violon dans une des pièces . . . on joue du violon, on joue du violon, on joue . . . oui . . . C'est bien cela . . . C'est bien cela . . . Qui joue la «Rêverie», la «Rêverie» de Schumann, sa rêverie, à lui, rien qu'à lui? . . . Le jeu est le même que le sien, doux, souple, nuancé . . .

— Eroll, Eroll!

Tant pis, la curiosité est la plus forte; je m'élance comme un fou dans le couloir . . . Tout se passe dans la pièce du fond, j'en suis convaincu . . .

— Eroll, Eroll!

J'ouvre la porte!

— Eroll! Mais que se passe-t-il? Que . . .

La peur me paralyse, stoppant les mots au bord de mes lèvres . . . Eroll est là, debout; un regard d'une fixité hallucinante, l'archet en main, l'instrument en position de jeu . . . Eroll joue . . . Eroll joue la «Rêverie» de Schumann . . .

Je me ressaisis un peu, afin de trouver la force de parler!

— Eroll!

Toujours ce regard fixe, et pas de réponse . . .

— Eroll, mon ami, Eroll!

Je crois utile de changer mon angoisse en ironie et, sur un tout autre ton!

— Tu m'avais caché tes talents, farceur! Quand je pense qu'il y a deux heures à peine, tu prétendais avec Raoul ignorer le maniement d'un archet! Eroll, mon cher, tu es un odieux cachotier! . . .

Les dernières notes de la «Rêverie» se sont achevées dans une douceur enivrante et subtile. Eroll me regarde, hébété, stupide, tenant l'instrument d'une main, l'archet de l'autre. Il semble plus étonné que moi-même de son interprétation musicale. Puis soudain, avec un regard redevenu lucide:

— Je te jure, Claude, que je n'ai jamais connu une note de musique de ma vie . . . Je te le jure, Claude . . .

A-t-il décidé de se moquer de moi? Veut-il plaisanter? pourtant j'ai l'intuition précise et formelle qu'il ne ment pas . . .

— Je ne sais ce qui vient de se passer en moi . . . une envie irrésistible de toucher, de palper, de caresser ce violon, son violon, son violon poussiéreux, sali d'un séjour de huit mois dans un coin du salon où il était exilé; relégué, délaissé . . . Et puis . . . oh, je ne sais comment expliquer ce fait extraordinaire . . . et puis . . . mes doigts se sont mis à jouer, comme mus par je ne sais quelle abstraite volonté, par je ne sais quelle surnaturelle puissance . . . Il me semble même que si je n'avais pas eu de mains, l'instrument aurait chanté de la même façon. Mais tu souris, Claude . . . Tu doutes de tout cela, n'est-ce pas? Tu n'en crois pas un mot? . . .

— Mais non, Eroll, mon vieux, je ne doute de rien, bien au contraire... Seulement voilà, j'ai peur... Très peur...

— Peur de quoi?

— Peur, peur... sans plus... Comment se fait-il... Ah!... Je ne sais pas, je ne sais plus... Je ne sais rien... Tiens, on frappe à la porte... Va, Eroll, ce doit être Raoul...

Eroll traverse le vestibule et tire le loquet; Raoul entre, plus beau que jamais!

— Bonjour bonhomme!... Bonjour, Claude, bien dormi? Pas trop las? Imaginez-vous que je viens de rencontrer dans l'escalier un télégraphiste qui apportait un télégramme adressé à Monsieur Eroll Dip... Il me l'a remis; le voici, Eroll....

Je n'ai pas besoin d'entendre quelle nouvelle contient le papier bleu; je sais... je sais que Christian n'est plus... Il y avait en son coeur deux amours: Eroll d'abord, son art ensuite. Le premier de ces amours l'avait abandonné; seul le second lui était resté fidèle, et, comme son instrument, son art, son talent, comme tout cela était un peu de lui, il en a fait don à l'élu en quittant l'existence...

La voix d'Eroll interrompt mes déductions et mes réflexions!

— CHRISTIAN GUERRERO DECEDE CE MATIN —

— Qui est-ce? demande Raoul;

— Un excellent camarade, bonhomme... Rien de très grave, crois-moi... rien de très grave...

Mais Eroll peut affecter une attitude légère et méprisante, je sais, moi, je sais qu'une heure auparavant, sans s'en rendre compte, sans même que sa volonté personnelle y soit pour quelque chose, il a épousé l'âme de Christian, tandis que sanglotait sous ses doigts le violon des ténèbres.

Sommes-nous heureux?

Par Philippe Marnier.

Sommes-nous heureux, ou, plus simplement, pouvons-nous être heureux? Nous nous garderons bien de prendre position affirmativement ou négativement. Chacun donne au bonheur une définition et s'en fait une conception particulières. Un rien suffit à rendre les uns heureux, les autres ne le seront jamais. Pourquoi? Chi lo sa?

Une page magnifique d'optimisme termine le roman de Georges Portal: «Un Protestant» (Editions Denoël & Steele, Paris), que nous venons de lire d'un bout à l'autre, d'une seule traite.

Dans ce livre attachant, Georges Portal nous conte par le menu son enfance, son adolescence, jusqu'où, parvenu à l'âge adulte, il voit mourir ses parents chéris, arriver la guerre qui lui enlève son jeune frère. Aucune parmi ses multiples aventures ne nous est cachée et, pourtant, il a gardé extraordinairement longtemps son innocence d'enfant. Et, en